

Norvégiens et Britanniques : identités et altérité au sein d'une méditerranée septentrionale (XII^e-XIV^e siècles)

Florent Lenègre

Archives départementales de Seine Maritime

Lorsqu'on évoque les contacts entre Norvégiens et Britanniques au Moyen-Âge, les images qui surgissent le plus souvent renvoient à la période viking et aux raids marins dévastateurs lancés par les Scandinaves sur quelques sanctuaires côtiers en Angleterre et en Ecosse. Dans le meilleur des cas, on se souviendra qu'après ces épisodes violents furent fondées de petites principautés à dominante norvégienne plus ou moins durables dans la région des lacs, dans les Orcades, les Hébrides ou en Irlande, et peut-être également qu'avant d'affronter Guillaume de Normandie à Hastings, c'est bien le roi de Norvège Harald le Sévère que Harold avait vaincu à Stamford Bridge en 1066.

C'est donc une image plutôt conflictuelle qui se dégage, figée dans une période clairement délimitée, les VIII^e-XI^e siècles. Naturellement, il s'agit d'un tableau partiel et qui ne rend pas entièrement justice à l'intense fréquentation britannico-scandinave qui est attestée avant et pendant cette période. Les interactions culturelles entre les deux populations sur le territoire britannique ont fait l'objet de multiples études ces vingt dernières années sous l'impulsion, entre autres, de Barbara Crawford, Julian Richards, Dawn Hadley ou encore Gillian Fellows-Jensen. Ces études ont bien montré que les cultures en présence ont très tôt initié un dialogue fructueux souvent sous la forme de question-réponse pour finalement opérer une synthèse au gré des évolutions politiques locales. Illes Britannique et monde scandinave semblent alors liés par une manière de *commonwealth* maritime et nordique, centré sur la Mer du Nord, au sein duquel la Normandie, quoiqu'un peu excentrée, ne fait finalement pas vraiment figure d'intrus.

L'histoire s'arrête-t-elle là ? Tout au long du XII^e siècle, l'émergence et la croissance exponentielle d'un puissant royaume anglo-normand semblent détourner l'Angleterre de son aire de rayonnement traditionnelle centrée sur la mer du Nord. A mesure que les possessions continentales des rois d'Angleterre s'accroissent, l'Angleterre, dirigée par des rois plus occitans qu'anglais, à l'image de Richard Cœur de Lion, voit ses intérêts se déplacer de plus en plus vers le sud. Les relations avec le continent vont prendre le pas sur les contacts maritimes nordiques

traditionnels. L'évolution est parallèle en Ecosse, où une aristocratie anglo-normande s'impose dans le sillage de rois dont certains ont été élevés à la cour d'Angleterre.

Le lien culturel, politique et économique qui unit au moins depuis la période viking les deux royaumes riverains de la Mer du Nord se dissout-il à cette occasion ? L'enquête que nous avons menée à l'occasion de notre thèse d'Ecole des Chartes nous a persuadé du contraire. Tout au long des XII^e-XIII^e siècles, des contacts politiques, économiques et culturels, qui s'appuient sur l'héritage de la période viking, sont maintenus entre les Îles Britanniques et la Norvège. Ceux-ci doivent être replacés dans un contexte plus large, celui d'un vaste ensemble économique, politique et culturel centré sur la Mer du Nord qui fait figure de véritable méditerranée septentrionale, dominée par le roi d'Angleterre.

Pour qui chercherait, au moins sur le plan politique, à attester l'existence d'un tel ensemble au XIII^e siècle et à présenter les règles qui régissent son fonctionnement, il suffirait d'évoquer l'exemple de la *Great Cause*, le procès de dévolution de la couronne écossaise qui se déroule de 1290 à 1292. La diversité de l'origine des candidats à la succession illustre l'existence d'un espace politique nordique. Outre quelques grands aristocrates écossais comme Robert Bruce et John Bailliol, Florent, comte de Hollande et Erik, roi de Norvège sont en mesure de prétendre à la couronne d'Ecosse. Significativement, c'est Edward I^{er}, roi d'Angleterre, qui est appelé par les aristocrates écossais pour départager les différents candidats, attestant par là son prestige et sa position dominante au sein de cet ensemble.

C'est le versant culturel de ce *commonwealth* nordique qui va retenir notre attention, et particulièrement les interactions, en son sein, entre populations d'origine britannique et populations d'origine norvégienne. Les contacts traditionnels se maintenant en Norvège, sur la côte est de l'Angleterre, ainsi qu'en Ecosse et en mer d'Irlande, nous avons enquêté sur les modalités de la rencontre entre ces deux populations entre 1100 et 1320 autour de la notion d'identité culturelle.

La stricte identité est réputée indéfinissable. Tentant d'approcher une définition, on peut dire qu'elle est ce qui caractérise deux ou plusieurs choses en tous points semblables et donc différentes de toutes autres. Partant de là, en relativisant un peu, nous avons cherché à élaborer une définition de départ qui pourrait être soumise à l'épreuve des sources. Nous avons considéré l'identité culturelle d'un groupe comme un ensemble d'éléments et de pratiques culturelles auxquels tous les membres de ce groupe adhèrent et par lesquels ils se distinguent des membres d'un autre groupe. L'autre versant de cette définition est qu'afficher des éléments d'identité peut revenir à affirmer son altérité vis-à-vis de la personne extérieure au groupe.

Notre objectif est de tenter d'évaluer le fonctionnement de cette définition au sein de ce *commonwealth* nordique : quelle perception a-t-on de soi et de l'autre, de part et d'autre de la Mer du Nord ? Sommes-nous en présence d'identités bien définies ? Comment interagissent-elles : se heurtent-elles les unes aux autres ou sont-elles perméables et en perpétuelle élaboration ? Avant d'apporter des éléments de réponse à ces questions, nous évoquerons les contacts étroits entre populations britannique et norvégienne, qui servent de toile de fond à notre étude des identités culturelles.

Une fréquentation importante

Les sources scandinaves et britanniques, littéraires et documentaires, attestent de la fréquence des échanges entre les deux populations, que l'on se situe sur le plan politique, économique ou culturel. Des relations diplomatiques assidues, dont l'objectif est au départ d'assurer la pérennité de contacts commerciaux fructueux, se développent tout au long du XIII^e siècle. Celles-ci aboutissent à la mise en place, un peu avant 1270, d'une véritable communauté politico-économique nordique régulée, en bien des aspects, par le roi d'Angleterre (*Great Cause*, exemple des lettres de sauvegarde).

Au sein de cet ensemble, on constate une circulation importante qui concerne notamment les institutions ecclésiastiques. Outre la célèbre mission réformatrice de Matthieu Paris auprès du monastère de Saint-Benet-Holme, les lettres de sauvegarde conservent quelques traces de voyages de moines anglais en Norvège sans qu'une mission diplomatique puisse y être rattaché.

Cette circulation importante se traduit également par une certaine fluidité du service royal entre les trois royaumes d'Angleterre, d'Ecosse et de Norvège. L'exemple bien connu de Wéland de Stiklaw, clerc originaire du Nord de l'Angleterre, qui quitte vers 1293 le service du roi d'Ecosse pour devenir un membre respecté du conseil d'Erik de Norvège, n'est pas un cas isolé : le serviteur d'Edward I^{er}, Richard de Norvège, l'évêque Gilbert de Hamar, ou encore le chancelier de Norvège Askatin peuvent être cités à sa suite.

Le brassage de population d'origine anglaise, celtique et scandinave dans les villes portuaires et marchandes de l'ancien Danelaw est attesté dans la *Saga des Orcadiens*, œuvre rédigée au XIII^e siècle, dont un passage célèbre relate le voyage commerçant effectué par le futur jarl Rögnvaldr Kali entre les Orcades, Grimsby en Angleterre et Bergen en Norvège. Si l'étude des titres de propriétés produits au XIII^e siècle sur la côte est, notamment en Lincolnshire, révèlent plusieurs noms d'origine scandinave ou celto-scandinave, il est bien difficile d'évaluer la réalité de ce brassage. La fréquentation anglaise en Norvège est, elle, attestée par un fameux passage de la

Saga de Sverrir, où le roi oppose marchands anglais, porteurs de prospérité, aux marchands allemands, porteurs de problèmes.

A partir du début du XIV^e siècle, la tenue de rouleaux où sont inscrits les taxes perçues sur les marchandises étrangères entrant dans le royaume d'Angleterre permet d'évaluer plus précisément la présence de marchands norvégiens dans les ports de la côte est. Cette source permet de dresser la liste des sites fréquentés et de distinguer quelques ports comme celui de King's Lynn, où la concentration de navires norvégiens pendant la saison commerciale, de mars à octobre, est plus importante qu'ailleurs.

Ces indices de fréquentation ne nous renseignent que bien peu sur le contenu réel des relations entre les deux populations, même si la trace de quelques conflits marchands – ceux qui ont fait l'objet d'une intervention royale – a été conservée tout au long des XIII^e-XIV^e siècle.

L'étranger comme un autre

Les chroniques et sagas composées de part et d'autre de la Mer du Nord au XIII^e siècle fournissent, elles, une matière plus riche. Certaines laissent apparaître la manière dont chacun, dans les milieux aristocratiques, se perçoit et perçoit l'autre en comparaison. Du côté scandinave, la *Saga des Orcadiens* cite un poème attribué au futur *jarl* Rögnvaldr Kali. Ce dernier s'y réjouit de quitter Grimsby, dont il dresse un portrait peu amène, pour cingler vers une Norvège décrite comme plus accueillante.

Ouvrons à présent la *Chronique de Lanercost*, rédigée à Carlisle dans le Nord de l'Angleterre, entre la fin du XIII^e siècle et le début du XIV^e siècle. Au sujet du mariage de Margaret d'Ecosse, fille du roi d'Ecosse Alexander III, avec le roi Erik de Norvège, il dénonce sans ménagement le manque de raffinement, voire l'inculture de la cour du royale norvégienne.

Si seules quelques traces en ont été conservées, ces accusations ne devaient pas être rares à l'époque car on les retrouve parfaitement intégrées dans les sagas produites en Norvège au XIII^e siècle et notamment dans la *Saga d'Håkon Håkonsson* qui entend y répondre de manière cinglante.

Cette opposition symbolique se double-t-elle de problèmes de communication liés à la langue? Outre le Latin, langue commune à tous les acteurs identifiés, quatre langues vernaculaires cohabitent dans l'espace considéré : le Français, l'Anglais, le Norrois et le Gaélique. Chacune se décline naturellement en plusieurs dialectes.

Cette multiplication nuit-elle à la communication ? Les sources littéraires et documentaires de l'époque montrent bien qu'une barrière linguistique existe au niveau des élites entre la Norvège, où le Norrois reste dominant, et le domaine britannique latinisé et francisé en profondeur. Cette opposition est atténuée, en certains cas, par l'existence d'espaces mixtes. Marqués par les conséquences des invasions vikings, ce sont des zones tampons où cultures celtiques, scandinaves et continentales se rencontrent et dialoguent. C'est le cas du Caithness au Nord de l'Ecosse, des Hébrides et peut-être même de certains ports situés dans l'ancien Danelaw.

Synthèses culturelles

Au-delà des oppositions que l'on vient d'évoquer entre mondes norvégien et britannique, les contacts fréquents entre les deux populations mènent à l'élaboration de synthèses culturelles dans les milieux aristocratiques comme au sein de la bourgeoisie marchande urbaine.

La culture aristocratique dominante au sein de notre espace nordique est celle de la cour d'Angleterre, une culture savante ou courtoise importée du continent dont les langues d'expression sont le Latin et l'Anglo-normand. Les élites norvégiennes s'en imprègnent dès le début du XIII^e siècle comme l'attestent les nombreuses traductions de romans courtois de l'Anglo-normand en Norrois commandées par le roi Håkon Håkonsson.

Ce mouvement qui peut apparaître, de prime abord, comme une forme de colonisation culturelle est en fait une adaptation des valeurs occidentales porteuses de modernité, voulue par les rois de Norvège dans le but de domestiquer leur aristocratie et d'affirmer leur place sur l'échiquier occidental en se ralliant à la culture dominante. Il y a dans cette tentative, qu'on peut rapprocher, toutes proportions gardées, de celle d'Atatürk pour intégrer la Turquie au monde occidental, une volonté manifeste de changer l'image que le royaume renvoie à l'étranger, d'affirmer sa modernité.

L'auteur norvégien du *Miroir Royal*, somme encyclopédique rédigée vers 1250 prenant la forme d'un dialogue entre un père et son fils, insiste ainsi lorsqu'il décrit la charge d'ambassadeur, sur le fait qu'il représente la culture de son pays et doit donc faire preuve de courtoisie. La *Saga d'Håkon Håkonsson* nous livre, de son côté, plusieurs passages où les préjugés britanniques, et notamment écossais, en la matière, sont mis en scène avant d'être réfutés avec méthode et, parfois, férocité. Cette compétition de courtoisie dans laquelle la Norvège se lance avec enthousiasme montre bien que les valeurs qu'elle a empruntées à ses voisins sont adaptées au contexte traditionnel norvégien. Les cultes de l'exploit et de la réputation sont simplement transposés du domaine guerrier au domaine judiciaire et courtois.

A côté de ces emprunts, on constate le maintien d'éléments culturels traditionnels. L'auteur du *Miroir Royal* fait tout son possible pour promouvoir les valeurs courtoises, mais se laisse également aller, dans la première partie de l'ouvrage dédiée à la présentation de la profession de marchand, à une description détaillée des merveilles naturelles que l'on peut observer dans le Nord et en Irlande, autant d'éléments qui ne manqueront pas de fasciner l'auditeur continental. Il résume excellemment la réponse contrastée que donnent les élites norvégiennes face à la culture continentale dominante en plaçant, dans la bouche du père, les paroles suivantes : « Étudie toutes les langues et surtout le latin et le français car ces deux langues sont les plus répandues. Mais ne perd pas ta propre langue pour autant. » L'adoption d'une culture commune, occidentale, ne se fait pas sans le maintien d'une certaine altérité.

Cette altérité vient-elle, à force de fréquentation, féconder à son tour les usages culturels dominants ? L'observation attentive des documents administratifs produits sur la côte est de l'Angleterre, nous a amené à formuler l'hypothèse suivante, qui demande encore vérification. Les ports anglais situés dans l'ancien Danelaw apparaissent, dans les sources littéraires et documentaires, comme des lieux de brassage de populations diverses, originaires essentiellement du pourtour de la mer du Nord et de la Baltique. Nous inspirant entre autres du langage qui se développe au XIX^e siècle chez les baleiniers français dans un milieu d'intense fréquentation franco-anglaise, nous avons cherché à pister, dans la documentation, les traces de familiarité avec le Norrois et d'éventuels mots d'emprunt.

Les rouleaux de taxes, évoqués plus haut, fournissent en la matière un champ d'investigation à la fois large et riche. Tenus en latin, ils laissent apparaître plusieurs formes vernaculaires, lorsqu'il s'agit de désigner les navires ou les marchandises taxées. Ces formes qui concernent essentiellement des marchandises traditionnellement importées de Scandinavie (bois, poisson) sont, soit directement d'origine norroise, soit utilisées parallèlement au Norrois dans d'autres langues germaniques vernaculaires comme le Moyen-Anglais. Qu'est-ce qui justifie dans ces cas le passage du latin à la forme vernaculaire ? Le scribe recopie-t-il ce qu'il entend sans comprendre ? Cela paraît peu probable et il faut supposer que la fréquentation marchande norvégienne dans les ports de la côte est, a permis de faire passer dans l'usage courant, ou de perpétuer l'usage de certains mots ou modes de prononciation, pour désigner au moins des marchandises spécifiquement scandinaves.

Peut-on aller un peu plus loin ? La première partie du *Miroir Royal*, où le père explique à son fils comment doit se comporter un bon marchand, comporte un passage sur les différentes espèces de baleines et, nous l'avons déjà évoqué, sur les différentes merveilles que l'on observe dans le Nord et en Irlande, soit dans la zone de rayonnement traditionnelle des marchands

norvégiens. Le marchand peut-il être également celui qui au sein d'un réseau de sociabilité représente son pays d'origine et sa culture traditionnelle, en colportant histoires et anecdotes volontiers merveilleuses.

La *Chronique de Lanercost* nous apprend que ce type de récit était sans doute particulièrement prisé sur les côtes anglaises : lorsqu'elle narre en effet le naufrage en 1275 à Hartlepool d'un évêque des Orcades nommé, sans doute à tort, William, elle insiste principalement sur le récit qu'il fit alors des merveilles naturelles que l'on peut observer en Islande. Ces récits faits par des marchands dont le Latin, le Français ou l'Anglais n'est pas la langue maternelle devaient être assurément truffés de tournures et de mots empruntés au norrois. Peut-on considérer ces récits ou chansons populaires comme un des biais par lesquels se popularisent un certain nombre d'éléments linguistiques norrois sur la côte est de l'Angleterre ? L'enquête est ouverte.

Les contacts entre populations britannique et norvégienne sont l'occasion d'allers-retours fructueux entre identités et altérité. Elles mettent en jeu des identités bien distinctes qui se rejoignent au niveau aristocratique dans l'adoption de la culture continentale dominante. Cette adoption peut être paradoxalement l'occasion de se mesurer à l'autre et d'affirmer sa supériorité dans la pratique de ces valeurs. Les Norvégiens qui importent ces nouvelles pratiques d'Angleterre s'attachent, dans le même temps, à cultiver leurs différences traditionnelles, qui viennent à leur tour interagir au niveau local avec les usages anglais menant sans doute à l'élaboration d'une culture originale, au moins dans les ports, dont les contours restent à préciser.